

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 33 (1895)
Heft: 50

Artikel: On effé dâo vin nové
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-195259>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 09.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

cieux des biens dont on se croyait à jamais privé. Des larmes de joie paraissent s'échapper de ses yeux. Tout entier à ses émotions et ayant l'air d'oublier jusqu'aux personnes présentes, Vivier envoie des baisers à l'objet si miraculeusement retrouvé !...

Mais quel est cet objet si cher à son cœur ? Les voyageurs de l'omnibus, qui, avec le conducteur, ne quittent plus de leurs regards le chapeau de l'artiste, vont enfin l'apprendre. Vivier, après quelques démonstrations de bonheur, plonge lentement une main dans son feutre pour ramener à lui cet ineffable trésor. Sans le bruit de la voiture qui roulait, on eût entendu battre les coeurs dans toutes les poitrines. Quelques secondes encore d'une attente perplexe, et les spectateurs de cette scène si palpitante d'intérêt voient, quoi ?... Une coquette en papier !

Vivier, qui n'a pas l'air de s'apercevoir qu'on l'observe, prend délicatement cette coquette par la queue, la contemple sous toutes ses faces, la caresse, l'embrasse avec transport et la cache ensuite précieusement dans sa poitrine ; puis il descend de l'omnibus.

Qu'on juge de la stupéfaction des voyageurs à ce dénouement si peu prévu.

* * *

La plus étourdissante des plaisanteries de Vivier, parce qu'elle a demandé, pour pouvoir être conduite à bonne fin, des mois entiers de patience et de sacrifices personnels inouïs, est celle que le célèbre corniste a faite à un propriétaire chez lequel il demeurait.

Intraitable à l'endroit des animaux, ce propriétaire avait signifié à l'artiste qu'il eût à se défaire d'un chat, d'un chien et d'un corbeau, ses co-locataires. Vivier parut se résigner ; il se sépara, non sans regret, de ses trois vieux amis.

Quelque temps après, divers locataires se plaignirent au concierge et au propriétaire d'être réveillés pendant la nuit et au point du jour, par un son étrange et prolongé, qui semblait partir de l'appartement occupé par Vivier. Un Américain crut pouvoir affirmer au propriétaire que ce son mystérieux était la voix d'un buffle : « Je connais parfaitement le cri du buffle, disait-il, pour l'avoir chassé dans les Montagnes-Rocheuses, et je vous assure que vous avez un buffle chez vous.

— Un buffle chez moi, et au quatrième étage ! Allons donc ! vous renez, Monsieur, répondit le propriétaire ; c'est simplement le son du cor, dont mon locataire s'amuse à jouer de temps à autre.

Six mois se passèrent. A la fin, les beuglements du buffle, suivant les uns, le son du cor, suivant les autres, devinrent intolérables, et le propriétaire se décida à voir par lui-même ce qu'il en

était. Il sonna à la porte de Vivier, qui le reçut dans la salle à manger. Après les compliments d'usage, le propriétaire allait adroitement faire allusion au son mystérieux et perturbateur, lorsqu'un terrible et long mugissement se fit entendre dans la pièce adjacente, le salon.

— Ah ! mon Dieu, dit le propriétaire, qui a-t-il donc dans votre salon ?

— Dans mon salon ? reprend Vivier avec indifférence.

— Eh ! oui, dans votre salon !

— C'est une vache, Monsieur.

— Une vache, chez moi !

— Chez vous, non ; chez moi, oui.

— Monsieur, c'est une infamie ! Je vous donne congé, et vous allez immédiatement signifier le sien à cet ignoble animal !

— De la modération, Monsieur, reprend Vivier, de la modération. Souvenez-vous que vous êtes marié, qu'on ne sait pas ce qui peut arriver, et qu'il est au moins maladroit, dans votre position, d'insulter les bêtes à cornes.

La génisse, trop grande pour passer par les escaliers, fut déménagée par la fenêtre avec une peine infinie. Vivier n'avait mis personne dans la confidence de cette farce si longuement prémeditée. Une belle nuit, il avait apporté cette génisse chez lui, quand elle n'avait encore que quelques jours d'existence, et l'avait soigneusement nourrie jusqu'au jour où le propriétaire, qui ne voulait ni chien, ni chat, découvrit qu'on se livrait, dans sa maison, à l'élève du gros bétail.

* *

Autre mystification.

Vivier entre un jour chez un coiffeur, se dirige vers le comptoir et tend au patron une carte sur laquelle est écrit :

« Veuillez me raser, je vous prie. »

— Un sourd et muet, cria le chef de l'établissement, en faisant signe à un garçon, enlevez le paquet !

Le garçon ainsi interpellé conduit le patient jusqu'à un fauteuil, en lui disant :

— Assieds-toi donc !

Puis prenant ses rasoirs :

— Oh ! là là ! quelle peau ! Quand on la tannerà, j'en retiens une pour une paire de bottes.

Et ainsi de suite, tous les garçons s'en mêlent : c'est un concert de lazzis d'un bout de la salle à l'autre.

Sa barbe finie, Vivier se leva : puis allant au comptoir, il dit au patron, d'une voix de stentor, en déposant vingt-cinq centimes :

— Voici pour la barbe !

Tous les garçons en roulèrent par terre d'épouvrante ; la dame du comptoir s'évanouit, et le patron disparut derrière une pile de savonnettes.

On effé dão vin nové.

On a bio étré chimistre, que l'est dâi dzeins que dussont portant savâi qu'on iadzo einniolâ on vâi soveint troblio, on sè trompè tot parâi, et dâi momeint que y'a, sont asse bobets què lo premi taborniô venu.

Vo sédè que le nové dè sti an est 'na tota fiuna gotta que ma fâi gâ dè devant, kâ clliâo que volliont trâo fotemassi aprés et trâo fourgenâ déveron lo bossaton sè traovont rebattâ ào tot fin et preignont soveint, coumeint on dit, dâi pétabliès po dâi falots.

Après veneindzès n'ein z'u pas mau dè carbatiers dè pè lo canton dè Berna que châi sont venus atsetâ cauquîes bossets dein lo vegnoublie ; kâ on a bio sè redzoï la panse dè tchoucroûta et dè lard et sè goberdzi ein fifeint dè la bière ; s'on sè vâo reletsi lè pottès, n'ia pas ! faut dâo penatset, et se l'a vretablia-meint cru pè La Coûta ào bin pè Lavaux, eh bin, respect ! mà s'ein faut démaufiâ.

Adon y'a on part dè dzo, on chimistre dè pè Berna, dè la vela mémâ, était z'u férè 'na promenarda dein lè z'einverrons et coumeint l'étai on bocon assâiti, l'eintrè dein onna pinta iô y'avâi marquâ su la porta qu'on veindâi dão vin dão canton dè Vaud, et démandé trâi décis, que trovâ adrâi bons, kâ redroblâ et ne sè pressâ pas dè modâ, se bin que quand vollie sè reimbriyi contrè l'hotô, la né étai quie et lo gaillâ étai on bocon étourlo.

Tot proutso dè la vela, lâi a dâi grantès reintsès dè publio lo long dè la route, que lots emin ne pâo pas manquâ, et quand lo gaillâ arrevâ quie, la louna s'étai lévâie, qu'on vayâi asse bé què dè dzo quand bin l'étai contrè la miné ; mà tot per on coup lo gaillâ s'arrête franc ein vayéint qu'on avâi crosâ dâi terreaux ein travai dão tsemin.

— Que dâo tonaire volliont te férè dè clliâo terreaux, se sè peinsâ ! et sè mette à la cambâ ; mà y'ein a qu'etiont trâo lardzo ; adon mon gaillâ pregnâi se n'eimbriyâite et rraao ! châotavè de lê, benhirâo quand poivè arrevâ de la part delé su sè dou pi, kâ onna bouna eimpartiâ dâo teimps lâi arrevâvè lè quattro fai ein l'ai et risquâvè à tot momeint dè rebedoulâ dein on terreau. Pè bounheu, put adé s'arretâ ào boo. Mâ fut bintout tot ein nadze et djurâvè contrè la municipalitâ d'ne pas avâi met dâi baragnès et dâi lans po passâ.

Après prâo mau, l'arrevè ein vela et s'ein va cutsi, reindu et mafi ; mà ein sè leveint lo matin, ye tracè à la *Folhie d'Avi* dè Berna po férè marquâ dessus que c'étai 'na dieuséri dè la municipalitâ d'avâi fé crosâ clliâo terreaux, et po ein derè pi què peindrè dè cllia municipaliât.

Ma fâi quand lè municipaux viront

cein, ye vont démandâ à la *Folhie d'Avi* cein que cein allâvè à derè. La *Folhie d'Avi* dit que c'étai lo chimistre. On alla criâ lo chimistre que lè menè ti dè beinda vairé clliâo terreaux ein lâo de-seint que l'étiont dâi rudo cocos; mâ arrevâ à la pliace iô lo chimistre s'étai tant escormantsi et avâi tant dzevatâ et châotâ, diabe lo terreau on trovâ...

Cein que l'avâi prâi po dâi terreaux, c'étai l'ombro dâi publio...

Vo dussa peinsâ diéro on a rizu de l'affèrè pè tota la vela dè Berna.

Cé tsancro dè nové!

Indiscret sans le vouloir.

Le célèbre historien Augustin Thierry, qui avait perdu l'usage de la vue, à l'âge de 32 ans, n'abandonna point le travail; aidé de secrétaires, il continua ses voyages et ses savantes recherches. Et malgré son infirmité et sa santé ébranlée, il conserva une grande sérénité d'âme; aussi était-il très aimé, très entouré d'affections dévouées. En la compagnie de ses amis, il savait oublier ses sévères travaux et se dépensait en une causerie aimable et gaie.

A diverses reprises, nous raconte le *Petit Parisien*, on avait essayé de rendre la vue à l'éminent écrivain, mais ce fut toujours en vain. A la fin, avec un doux sourire, il s'écria :

— Je vois bien que je ne dois plus voir!

Et il citait le cas d'un de ses amis de jeunesse qui avait été plus heureux que lui.

L'histoire s'agrémentait d'une amusante anecdote; nous voulons la conter.

Cet ami d'Augustin Thierry, atteint d'une maladie d'yeux, avait complètement perdu la vue. Au retour d'un voyage de quelques mois, il alla rendre visite à une dame qu'il aimait et à laquelle son infirmité l'avait empêché jusque-là de déclarer ses sentiments. Lorsqu'il se présenta, la jeune femme en était aux premiers préparatifs de sa toilette du matin,

Dans le simple appareil

D'une beauté qu'on vient d'arracher au sommeil.

— Faites entrer, dit-elle à sa servante.

— Mais, madame...

— Oh ! soyez sans crainte : ce pauvre garçon n'y voit pas !

Le jeune homme s'installa dans le fauteuil qu'on lui présenta.

— Ah ! vous voilà de retour, lui dit la dame ; votre voyage a-t-il été heureux ?

— Des plus heureux ! répondit-il, car on m'a fait une merveilleuse opération.

— Et quelle opération ? s'écria la dame un peu surprise.

— L'opération de la cataracte.

— Et... elle a réussi ?

— Parfaitement ; j'y vois aussi bien que vous !

On juge de la stupéfaction de la dame ! Mais notre ex-aveugle parvint à la rassurer, en ajoutant : « Guéri, je ve-nais, madame, pour solliciter l'honneur de votre main. »

Et il se retira après son indiscretion anticipée, d'ailleurs involontaire.

Il fut sans doute vite pardonné.

Comment devient-on gaucher ? — Cette question intéressante vient d'être remise sur le tapis. Comment devient-on gaucher ? Pourquoi y a-t-il des gauchers ? Les opinions sont très partagées : les uns croient qu'on devient gaucher quand on a été porté sur le bras gauche de sa nourrice. Alors, disent-ils, l'enfant n'ayant de libre que le bras gauche, c'est du bras gauche qu'il prend l'habitude de se servir et il devient gaucher.

On a répondu qu'en ce cas tous les enfants élevés par une même femme ayant l'habitude de les porter sur le bras gauche seraient gauchers. De plus, si cette explication était la vraie, on ne devrait pas trouver de gauchers dans les pays, — et ils sont nombreux, — où les femmes ne tiennent jamais leurs enfants sur les bras. Or, il y a des gauchers chez tous les peuples, même chez les Zoulous.

Bœuf à la mode. — Prenez un morceau de cuisse, d'aloau ou d'entre-côte, piquez-le de lardons frottés de poivre et épices; mettez-le dans du beurre chaud, ajoutez un peu de bouillon ou de vin blanc, et un verre d'eau-de-vie, deux carottes, oignons, laurier, sel, épices et un jarret de veau. Faire cuire au moins cinq heures à feu doux. Plus le bœuf est cuit meilleur il est. Il se sert avec son jus ou sur une purée ou garniture de légumes préparés à part.

Livraison de *décembre* de la BIBLIOTHÈQUE UNIVERSELLE : Etatisme et libéralisme. Considération sur la politique actuelle en Suisse, par M. Numa Droz. — Choix embarrassant. Nouvelle par M^{le} E. Dubois. — Dans l'Afrique centrale, par M. Auguste Glardon. — Un romancier hollandais contemporain. Louis Couperus, par M. J. Béraneck. — Un peuple individualiste, par M. Henri Erami. — Pour sa fille. Nouvelle, de Miss M.-E. Wilkins. — Chroniques parisienne, italienne, allemande, suisse, scientifique, politique. Bulletin littéraire et bibliographique.

Bureau, place de la Louve, 1, Lausanne.

Le Foyer romand, étrennes littéraires pour 1896, vient de paraître à la librairie F. Payot. — C'est la dixième fois que paraît cet intéressant recueil, véritable anthologie des meilleurs écrivains de la Suisse. On ne saurait trouver une preuve plus évidente de la vogue obtenue par cette publication.

Cette année, les diverses nouvelles sont signées : Philippe Godet, Mme Georges Renard, Virgile Rossel, Eugénie Pradez, André-M. Glâdes, Samuel Cornut, Emile Bessire, le Dr Châ-

telain ; la poésie est de Charles Bonifas, J. Copponex, Marie Durand, Virgile Rossel, etc. Citons encore un article, de M. Ernest Tissot, sur *Nos frères latins de Roumanie*; une étude sur Charles Secretan, par Edouard Rod ; un article de M. Alfred Ceresole sur *Nos fêtes populaires*.

Le volume de 1896 est incontestablement un des meilleurs de la série.

On galé comichenéro.

Onna fenna vegnâi dè bailli onna foitâie ài pomès à son bouébo que fasâi rualâies à vo z'einsordellâ.

Porquè lo tapâ-vo dinsè ? lâi fa onna vesena.

— Po cein que ti lè iadzo que y'einvoiô cé vaurein mè queri oquè dè bon à la boutequa ào bin tsi lo bolondzi, lo crapaud l'a tot rupâ quand lo rapporté à l'hotô.

On adieu.

Quand onna dzein vint à mouri, sè l'est onna dzein dè sorta, on hommo hiaut placi, y'ein a que font dâi discou quand la bière est dein la foussa, et que diont atsi-vo à cé qu'est moo, po botsi.

L'autre dzo, qu'on einterrâvè la fenna à Picolon, lo gaillâ vollie assebin derè « à revairé » à sa fenna, quand bin s'étiont soveint disputâ pè l'hotô. Adon, quand la bière fut dein la terra, Picolon s'approutsé dè la foussa et fâ : « Adieu, Françoise, ora bona-tè ? »

THÉÂTRE. — Demain, dimanche, deux représentations qui, sans doute, feront salle comble. En matinée, **La marraine de Charley**, amusante bouffonnerie, dont le succès va croissant Le soir, à 8 heures, **Le Juif polonais**, drame en 3 actes et 5 tableaux, par Erckmann-Chatrian. **La vie de Bohème**, pièce en 5 actes, de H. Murger et Th. Barrière.

Entre un pochard et un agent de police :

— Pardon, excuse, mon agent, pourriez-vous m'indiquer... l'autre côté de la rue ?

L'agent se tortille la moustache et répond :

— Traversez ; c'est en face.
— Eh bien, c'est ce qui vous trompe. J'en arrive, et tout le monde m'a dit que c'était ici.

L. MONNET.

AGENDAS DE BUREAUX
POUR 1896
PAPETERIE L. MONNET
3, Pépinet, 3

LAUSANNE. — IMPRIMERIE GUILLOUD-HOWARD.